

“DU MIME À LA PSYCHOLOGIE DES COMPÉTENCES COMPLÈXES”

Entretien avec Gérard Vergnaud¹

Luca Rischbieter: M. Vergnaud, bonjour!

Gérard Vergnaud : Bonjour! « Bom dia »!

« Bom dia », M. Vergnaud! Alors nous sommes là pour faire un petit entretien. Vous êtes venu au Brésil pour faire un colloque, c'est ça?

Oui, pour un premier colloque, puis une petite tournée au Brésil. Et passer des vacances...

Passer des vacances aussi. Alors, on va parler du Brésil à la fin. On va commencer par le début : vos origines. Vous êtes né à Paris? Non?

Non, pas du tout. Je suis né dans une province sympathique, mais très peu développée encore sur le plan...

La France profonde.

Ah, oui, c'est la France profonde. L'Anjou, une belle région, avec la Vallée de la Loire. Et j'ai fait mes études secondaires à Angers.

¹ Entretien réalisé par Luca Rischbieter, ancien élève de D.E.A. de Gérard Vergnaud, à Curitiba, Brésil, le 05 juillet 2011. C'est le seul texte publié aussi dans la version originale en français sur le site www.vergnaudbrasil.com. Le 07 août 2020, dans un e-mail adressé à Luca Rischbieter, Gérard Vergnaud écrit : “Cette idée de site en portugais m'a fait un grand plaisir, et je suis particulièrement content que l'entretien entre toi et moi figure en tête du site.”

Et l'école en tant que gosse, comment c'était?

Toujours très bien.

Vous aimiez l'école?

Oui, j'aimais beaucoup l'école.

Vous aimiez les maths?

J'aimais tout. J'étais un garçon tout à fait sage.

Et alors, normale, secondaire? Pas de grands...

Pas de problème.

Pas de problème. D'accord. Mais on a su lors de votre dernier passage au Brésil que votre premier emploi, votre première profession, ce n'était pas les mathématiques ni la psychologie?

Non.

Vous étiez...

Alors, en fait, mon intérêt, c'était le théâtre, et notamment le mime.

Le mime, «mímica».

Et j'ai cherché les moyens de venir à Paris. Ma famille n'avait pas d'argent du tout. J'étais boursier. J'ai cherché les moyens de venir à Paris tout en faisant des études et en ayant quand même un soutien financier, par une bourse. J'ai donc fait les Hautes Études Commerciales, qui est une école de management.

Oui.

Je me suis ennuyé ...

Ah, finalement vous vous êtes ennuyé à l'école !

Je me suis ennuyé à cette école et j'ai monté un groupe de théâtre. Et je me suis mis à étudier le théâtre et très vite je me suis intéressé au mime, parce que le théâtre me semblait un petit peu trop ordinaire.

D'ailleurs on a su que vous avez eu le même prof (Étienne Decroux) que Marcel Marceau...

Et que Jean Louis Barrault.

Barrault n'est pas connu au Brésil mais Marceau est quand même un type que tout le monde connaît.

Voilà, Marceau avait un talent qu'Étienne Decroux n'avait pas. Mais Étienne Decroux², c'était un homme autodidacte, un petit peu à la manière du... enfin, très marqué par le XVIII^{ème} siècle français. j'ai eu une relation très riche avec Decroux, pendant plusieurs années: sur le mime et le geste d'abord, mais aussi sur le plan politique: il était anarchiste et moi communiste ! Nos discussions étaient intéressantes. J'ai gardé, de mes rapports avec Decroux, cette thèse que "la pensée est un geste », c'est à dire une activité organisée avant tout, et pas seulement un ensemble de processus électroniques et biochimiques. On ne va pas entrer dans les détails mais c'est vrai qu'il m'a beaucoup appris. Et ça a été une influence très importante.

Et vous avez été un bon mime ?

Moi, je n'étais pas mauvais mime, mais je n'ai jamais vraiment été un acteur de mime professionnel.

Vous vous êtes présenté dans les salles et tout ça ?

Non, pas beaucoup. Mais par contre, comme j'avais commencé, après avoir fait l'H.E.C., des études de psychologie, je suis tombé sur Piaget et j'ai écrit un petit mémoire d'études supérieures sur le mime en appliquant, au mime, la théorie de Piaget sur l'assimilation et l'accommodation. Et c'est ça qui a décidé Piaget à m'accepter.

Quelqu'un a montré cet article à Piaget... Comment il a su ?

Je le lui ai donné.

Mais où? Vous l'avez rencontré dans la rue, Piaget ?

Mais non, il était à la Sorbonne et moi, je suivais des cours de Piaget à la Sorbonne.

Ah, alors, vous avez été élève de Piaget ?

² Étienne Decroux (1898-1991), mime et acteur français.

Donc, ma jeunesse a été marquée par la contingence.

Oui.

J'ai fait ça, puis j'ai rencontré autre chose, je rencontre encore autre chose, etc.

Si vous étiez devenu plus mystique vous seriez en train de parler de «synchronicity».

Par exemple, par exemple.

Bon, nous sommes déjà dans Piaget. C'est bien: dans le vif du sujet.

C'est important pour moi. C'est quand même un moment crucial.

Oui, pour nous aussi...

Piaget enseignait à la fois à Genève et à la Sorbonne. Moi, je l'ai rencontré à la Sorbonne. Et c'est seulement ensuite qu'il m'a invité à devenir son élève.

Et c'était vers quelle année ça ?

C'était 1956, 1957.

Il avait déjà fait ses grands livres, il était déjà...

Oui, c'était déjà Piaget très connu.

Piaget accompli, tout ça ?

Oui.

Bon, alors, vous avez été élève de Piaget, vous avez fait votre mémoire sur le mime et il vous a accepté pour travailler avec lui?

Voilà, il a accepté de soutenir ma candidature au CNRS.

Vous ne parlez pas beaucoup de l'homme Piaget, mais quand même, il a été votre professeur.

Oui, absolument. Piaget était un homme d'abord très impressionnant.

Il était sympathique, agréable ?

Sympathique, sans plus, hein ?

Parce que quand on le voit avec les enfants, il est très sympa.

Oui, bien sûr. Mais avec les enfants. Sympathique, sans plus. C'est à dire que c'était un homme qui avait une telle importance, une telle influence, que les gens lui parlaient avec dévotion. A Genève, les gens l'appelaient « le patron ». Le patron. Moi, je ne l'ai jamais appelé « le patron ». Mais c'était un « chef de bande ». (rires)

Oui, oui. Et pour nous, notre honneur, ce n'est pas moi qui pense ça, c'est pour ça qu'on est ici, parce qu'on a toujours dit... J'étais votre élève et j'ai parlé avec des psychologues, comme Edith Ackerman³, on pense que vous êtes le plus grand des successeurs de Piaget, surtout avec votre dernier livre. Vous ne pouvez pas dire ça, mais nous, on peut.

Oui.

Et d'autres grandes influences dans votre pensée, dans votre formation intellectuelle ?

Bon, d'abord, j'ai toujours été très curieux, donc j'ai beaucoup lu, y compris sur l'histoire, et pas seulement l'histoire des mathématiques, sur l'histoire des civilisations, sur... Donc j'ai toujours eu une préoccupation d'intellectuel, en fait. Même si mes origines étaient très modestes. J'ai d'abord été valet de ferme, hein ? À l'âge de 12, 13 ans, j'ai commencé à travailler dans les fermes, pendant l'été, pour gagner de l'argent. J'ai été ensuite « steward » à Air France. J'ai aussi été garçon de café.

Bien! Garçon de café à Paris ?

À Paris, j'ai travaillé en usine, voilà.

Vous êtes devenu un peu marxiste à l'usine déjà, ou non ?

Oui, pas spécialement à l'usine.

Mais on va parler des influences, on va parler de Piaget. On va parler de Marx tout de suite.

Oui, c'est vrai que la vie politique en France est une vie très active, notamment chez les jeunes gens, chez les étudiants. Pas seulement chez les étudiants, mais les jeunes gens sont...

³ Psychologue piagétienne issue de l'école de Genève, chercheuse au MIT (USA), où elle participe au développement de nouveaux produits et conduit des recherches importantes et très originales sur les interactions entre les gens et les nouvelles technologies.

"Gérard Vergnaud - coletânea de textos traduzidos", pode ser acessado em www.vergnaudbrasil.com

Vous êtes à Paris à la fin des années 50 ?

Alors, j'arrive à Paris à l'âge de 20 ans, en fait.

Les années 50, c'est ça, hein ?

Voilà, c'est ça, les années 50. Donc, je me mets à la vie politique, la lutte contre la guerre d'Algérie, etc. Et voilà, je prends parti.

Pas pour de Gaulle ?

Non, mais, je pense que les communistes, puisque j'ai fait parti du parti communiste pendant longtemps, 20 ans pratiquement...

Vous êtes sorti quand ?

Oh, je suis sorti dans les années 82, 83. Mais je n'ai pas claqué la porte, je suis parti, simplement. Tranquillement. Mais je pense que le parti communiste s'est un petit peu trompé sur de Gaulle, parce que de Gaulle n'était pas un dictateur, en fait. C'était un homme autoritaire, c'est vrai, mais pas un dictateur. Et ça, c'est une erreur car quand de Gaulle a voulu venir au pouvoir, le parti communiste a lancé des slogans « Non à la dictature », etc. Et ce n'était pas très juste.

Et à ce moment, vous étiez déjà secrétaire, vous travailliez dans le parti ?

Alors, c'est seulement quand je suis entré au CNRS et que j'ai eu par conséquent un emploi et un revenu régulier, que je me suis inscrit au parti communiste. Mes les idées étaient là avant, bien sûr.

Et vous avez lu Marx, aussi ?

Oui, bien sûr.

Et ça a été une influence dans votre pensée ?

Oui, ça a été une influence, parce que Marx était un grand intellectuel.

Oui, bien sûr.

Vous savez que Marx, je ne sais pas si tu sais, mais Marx a dédié « Le Capital » à Darwin. Et Darwin a refusé cette dédicace de Marx. Mais Darwin, c'est extrêmement intéressant. J'ai relu Darwin, il y a quelques années, il y a deux ou trois ans, et j'ai

découvert en relisant « L'évolution des espèces », que les deux idées principales de Darwin concernant l'évolution des espèces, c'est à dire, l'idée de variation et l'idée de sélection, étaient des idées qui lui venaient de l'observation des pratiques agricoles, en Angleterre. Et lui même a pratiqué dans le jardinage, les deux idées de variation et de sélection.

Oui, avec les orchidées et tout ça...

Donc, c'est très intéressant de voir que c'est à partir de pratiques humaines que Darwin a sorti les deux idées essentielles de l'évolution des espèces.

Et c'est aussi un des pères de la psychologie.

Et c'est aussi un des pères de la psychologie. C'était un grand esprit.

Bon, mais Marx, il n'est pas resté une influence sur votre travail de psychologue, quand même ?

Pas directement, parce que... bon, j'ai lu les ouvrages philosophiques de Marx, d'Engels, etc. Ça m'a beaucoup marqué. Par exemple, le matérialisme, ça c'est sûr, la dialectique. Voilà des choses qui m'ont marqué. Mais c'est vrai que la pensée de Piaget est apparentée à la pensée de Marx. Quand j'étais moi-même jeune chercheur, j'ai lu des ouvrages dans lesquels on essayait de montrer qu'il y avait un héritage de Marx chez les sociologues, les psychologues et les anthropologues. Par exemple, Wallon, il a été communiste. Il était mêlé à la vie politique française. Il y a eu un grand plan de réforme de l'enseignement français avec le plan Langevin-Wallon. Langevin, c'était un physicien, mais il était lui aussi communiste. Les communistes ont eu une grande influence intellectuelle à l'époque sur la politique française, même si ça a été un peu difficile, bien sûr. Et Piaget, on considérait que Piaget avait des parentés avec le marxisme.

D'accord. Une autre influence : Bachelard.

Oui, alors, Bachelard, je l'ai connu surtout par ses ouvrages, c'était un homme tout à fait original. Dans ce que je cite aujourd'hui, par exemple, Piaget et Vygotsky, je dois dire que c'est une erreur de ma part de ne pas parler davantage de Bachelard, parce que Bachelard est un producteur d'idées très importantes, notamment avec l'idée d'obstacles épistémologiques.

Pensez-vous qu'il faut le lire, toujours ?

Ah, oui, oui, c'est très bien, oui. C'est très bien, et j'ajouterais qu'il y a une idée de Bachelard qui est tout à fait personnelle à Bachelard et qu'on trouve rarement ailleurs,

c'est le rôle de l'imagination dans la science. Il a écrit toute une série de livres, «La psychanalyse du feu», «L'eau et les rêves», enfin, «La terre et les rêveries de la volonté»... J'ai oublié les titres, mais c'est quelqu'un de tout à fait remarquable. Et Bachelard était un caractère.

Vous l'avez connu personnellement aussi ?

Je l'ai quand même connu un tout petit peu. Pierre Pastré⁴, qui a fait sa thèse avec moi, l'a connu de plus près que moi, et il m'a raconté une anecdote que je n'hésite pas à raconter, parce qu'elle est très bonne. Bachelard s'est posé une question à un moment donné, Bachelard, « est-ce que je candidate au Collège de France ou est-ce que je ne candidate pas ? » Et il aimait beaucoup faire la cuisine. Donc, un jour il était dans sa cuisine, il prend une bouteille d'huile, la bouteille tombe par terre, elle se casse, l'huile se répand partout, et Bachelard s'exclame : « puisque c'est ça, je ne me présente pas au Collège de France ».

Ah bon ?

C'est la vie ! Un incident dans la vie domestique peut provoquer tout d'un coup une décision qui n'a aucun rapport avec la vie domestique.

On parle de décision... Alors, vous êtes arrivé mime, élève de Piaget, il vous accepte à cause d'un article sur l'assimilation et l'accommodation en mimique ...

Oui, c'est ça.

Ben, alors je crois qu'il nous faut parler encore d'un personnage important, avant de poursuivre : Pierre Gréco.

Pierre Gréco était un personnage fascinant: très brillant, très séducteur, maniant le langage comme un écrivain de talent, et drôle. C'était un grand fumeur; il en est mort. Mais j'ai bénéficié de son amitié pendant des années, l'amitié d'un grand frère, qui me conseillait autant qu'il m'apprenait à mieux comprendre Piaget.

Très bien. Alors, d'abord chercheur de la « psychologie cognitive du mime », vous devenez un des « pères » de la didactique des mathématiques.

Seulement après.

Comment s'est fait ce passage ?

⁴ En 2011, Pierre Pastré a publié *La didactique professionnelle* (PUF), un travail qui s'inscrit « dans la lignée de Piaget et Vergnaud », selon la 4^{ème} de couverture.

"Gérard Vergnaud - coletânea de textos traduzidos", pode ser acessado em www.vergnaudbrasil.com

Alors, là encore la contingence. La contingence, ça existe. Je l'ai rencontrée.

En tant qu'élève, que garçon à l'école, vous aimiez beaucoup les maths, ou pas spécialement ?

Oui, j'ai toujours aimé beaucoup les maths, j'ai toujours été premier en maths et tout ça, j'aimais beaucoup les maths. Mais à HEC, par exemple, ce n'était pas une école où les mathématiques venaient d'abord.

Dans quelle école ?

H.E.C., Hautes Études Commerciales. C'est la meilleure école de management en France. Et en fait, c'est vrai que les mathématiques m'ont beaucoup aidé à entrer dans cette école, parce que j'étais bon en mathématiques. Mais c'est vrai aussi que c'est quand même la contingence qui m'a conduit vers les mathématiques. Alors, je vous raconte ça en deux mots: Piaget soutient ma candidature au CNRS...

En quelle année ?

Alors, en 1958, 59... Je rentre au CNRS, je fais des recherches sur la pensée rationnelle chez les jeunes enfants, je fais une thèse en ce moment-là sur les barres encastrées les unes dans les autres. Elles datent de cette époque⁵. Je m'intéresse en fait au développement de la pensée rationnelle chez les enfants, mais pas spécialement aux mathématiques, d'accord ?

D'accord.

Je connaissais bien les mathématiques et je suivais un séminaire avec quelqu'un qui a été très important dans la popularisation des mathématiques pour les sciences humaines, qui s'appelait Georges Théodule Guilbaud. Et un autre qui s'appelait Marc Barbut, qui était son élève. À un moment donné, dans l'équipe de Guilbaud et de Barbut, il y avait un monsieur qui était conseiller pédagogique à l'École Active Bilingue. Et il rentre comme ingénieur au CEA. C'est un polytechnicien. Il rentre comme ingénieur au CEA, au Centre d'Énergie Atomique, et Guilbaud et Barbut, ils me disent : « mais toi qui t'intéresses aux mathématiques, tu pourrais devenir conseiller pédagogique à l'École Active Bilingue ». Je suis devenu conseiller pédagogique à l'École Active Bilingue à temps partiel. J'avais une journée par semaine seulement. Mais c'était l'époque où on introduisait les mathématiques modernes. Voilà, la contingence, elle est là. Et je me suis intéressé aux mathématiques davantage à cause de cette position de conseiller pédagogique à l'École Active Bilingue.

⁵ Vergnaud G. (1987). « Les fonctions de l'action et de la symbolisation dans la formation des connaissances chez l'enfant ». In Piaget J., Mounoud P., Bronckart J.P., *Psychologie, Encyclopédie de la Pléiade*, Paris : Gallimard, pp. 821-844.

"Gérard Vergnaud - coletânea de textos traduzidos", pode ser acessado em www.vergnaudbrasil.com

Alors, vous avez travaillé un peu avec les élèves, avec les profs ?

Oui, avec les élèves, dans les classes.

Et vous avez donné des cours de maths ?

J'ai donné des cours de maths aux profs, aux parents... Ah, oui, parce que les parents étaient très inquiets, ils n'arrivaient pas à comprendre les mathématiques qu'on faisait faire à leurs enfants.

Bon, alors, on est sorti de la mathématiques moderne et vous êtes sorti spécialiste en...

Alors, tout de suite, j'ai adopté un point de vu qui était à la fois favorable et défavorable aux mathématiques modernes. Pourquoi ? Parce qu'il y avait des choses intéressantes, mais il y avait aussi des abus, notamment des abus formalistes. Et les mathématiques modernes en France ont été, disons, promues essentiellement par des mathématiciens professionnels, qui n'étaient pas contents de la manière dont les étudiants arrivaient à l'université avec des mathématiques relativement anciennes. Et donc, ce mouvement qui est parti de l'enseignement supérieur n'était pas spécialement adapté à l'école élémentaire. Donc, moi, tout de suite, j'ai pris un peu mes distances et j'ai fait des travaux sur... Mais par contre, j'étais intéressé.

Donc, de là, il a surgit cette première grande idée qui est « post-Piaget », de la spécificité des contenus dans les processus...

Alors, Piaget, il n'était pas très content parce qu'il m'avait recruté pour m'intéresser aux mimes, et je m'intéressais aux mathématiques, ce n'était pas tout à fait son...

Voilà, en vous déplaçant un peu par rapport à sa pensée, quand même, hein ?

Oui, mais ça ne l'a pas beaucoup choqué. Sauf qu'il n'a pas bien compris, ma thèse, par exemple. Il était dans mon jury et il a écrit un chapitre dans les études d'épistémologie génétique, dans lequel je n'ai pas reconnu mon travail. Mais ça plaît, ça s'appelait quand même, « les dispositifs de Vergnaud », quelque chose comme ça... Mais par contre, il n'avait pas bien compris ma préoccupation, c'est clair. Bon, ce n'est pas grave. Moi, j'ai beaucoup appris avec Piaget.

Bon, on parle de mathématiques. Vous êtes devenu connu au Brésil par ce livre-là («L'enfant, la mathématique et la réalité») qui a été très bien traduit par Maria Lucia Moro, ici à Curitiba, l'année dernière⁶. C'est un livre de 86 ? 85 ?

⁶ Vergnaud, G. *A criança, a matemática e a realidade*. Curitiba : UFPR, 2010. Traduction de Maria Lucia Moro.

"Gérard Vergnaud - coletânea de textos traduzidos", pode ser acessado em www.vergnaudbrasil.com

Non, même avant, peut-être bien avant.

Et alors, pour qu'on traduise un livre presque 30 ans après ? Il était de 81 !

Oui, 81. Il a été traduit en italien, d'abord, ensuite en espagnol, ensuite en russe...

Oui, il fait son chemin, encore, hein ?

Oui, et seulement l'année dernière en portugais. Il n'a jamais été traduit en anglais. Mais ça, c'est une vieille querelle des Anglais et des Français. Les Français sont parfois un peu prétentieux mais les Anglais le sont encore davantage.

Et aujourd'hui vous êtes sorti un peu à nouveau des mathématiques pour prendre la psychologie dans son ensemble. C'est votre dernier livre, qui n'est pas prêt, mais qui est déjà presque prêt⁷...

Alors, c'est ça, oui.

En mathématiques, votre idée, c'est qu'il faut prendre en compte les contenus spécifiques, quand on veut enseigner quelque chose, pour que les élèves, les gens, apprennent quelque chose.

Voilà, je pense que ma première difficulté avec Piaget, c'est qu'il ne s'est pas intéressé aux contenus des apprentissages scolaires. Et moi je sentais le besoin de m'y intéresser, avec les mathématiciens ou les physiciens ou les linguistes qui s'intéressaient aux contenus même de l'école. Et d'abord, de l'école élémentaire, à l'époque. Parce qu'on a commencé par l'école élémentaire, et seulement après par l'école secondaire, et l'enseignement supérieur. Et seulement assez récemment, on s'est intéressé à la formation des maîtres. Donc on voit bien l'évolution d'un domaine de recherche, la didactique, de la didactique des disciplines, chez les enfants, vers les plus grands et puis, la didactique professionnelle. Voilà, donc moi j'étais témoin de ce mouvement qui a duré 40 ans. Alors, il se trouve que la didactique professionnelle, elle n'a pas commencé par la didactique professionnelle des enseignants, elle a commencé par la didactique professionnelle du travail industriel, par exemple, ou des travailleurs manuels dans le monde paysan, et chez les éleveurs, chez les tailleurs des vignes, etc.

Voilà. Vous parlez beaucoup des tailleurs de vignes et vous finissez (dans votre nouveau livre) avec les pilotes d'avion et tout ça...

⁷ Nous avons eu accès en octobre 2011 à une version presque finale du livre – « Principes de psychologie pour l'étude des compétences complexes » - qui a moins de 100 pages d'une densité étonnante.

"Gérard Vergnaud - coletânea de textos traduzidos", pode ser acessado em www.vergnaudbrasil.com

Voilà. Alors, en fait, ce qui s'est passé, c'est que, là encore, la contingence. Moi, j'étais reconnu comme un spécialiste de didactique des mathématiques, psychologue, donc différent des mathématiciens, mais un jour on m'a appelé au Ministère de la Recherche, au moment où Chevènement était Ministre de la Recherche (1981-1982) pour me dire « mais on voudrait faire des travaux sur les..., c'est à dire, on aimerait en savoir plus sur les chômeurs de longue durée qui ne trouvent pas de travail, malgré un an de chômage et malgré des formations à répétition ». Donc, on a monté un groupe de travail, de réflexion, avec Jean Pailhous⁸ et quelques autres, auquel j'ai beaucoup travaillé et de ce fait, on a commencé à lancer un programme de recherche, sur la formation des travailleurs de faible niveau de formation initiale, puisque c'était eux qui avaient le plus de difficultés. Alors, à ce moment-là, le gouvernement a changé, on a eu un gouvernement de droite qui a supprimé les crédits et j'ai donc décidé de créer un club « CRIN », Club Recherche Industrie, pour essayer de réfléchir avec d'autres, par exemple avec des consultants, ou avec des responsables des ressources humaines dans les entreprises, pour réfléchir un petit peu aux problèmes des formations des adultes, du développement des compétences, pendant la vie adulte. Et là, je suis devenu secrétaire, enfin, rapporteur scientifique de ce club, et bon, un beau jour le CNPF, c'est à dire, l'organe représentatif des patrons s'est adressé à un communiste pour lui demander un rapport sur ces questions. Et je m'en souviens très bien, c'est une anecdote parce que j'étais assis à mon bureau, on me téléphone et on me dit « on voudrait vous confier un rapport ». Et alors, j'étais très surpris, que le CNPF, Centre National du Patronat Français, s'adresse à moi, et le gars me dit « vous êtes surpris ? ». Et je dis « oui, parce que je suis assis, heureusement, ça tombe bien, parce que si j'étais debout je crois que je me serais assis ». Et donc, j'ai fait ce rapport, j'ai eu une grande liberté pour faire ce rapport, objectivement.

Et vous avez trouvé des choses ?

C'est à dire que j'ai réuni des gens de différentes entreprises, qui m'ont parlé de la démarche compétence, telle qu'ils essayaient de la développer dans les entreprises, avec des succès très limités et des anecdotes tout à fait impressionnantes qui montraient bien la difficulté qu'on avait dans les entreprises aussi, et pas seulement dans l'éducation nationale, pour changer les choses.

Alors, on vous considère un psychologue très sérieux, parce que vous êtes très piagétien et parce qu'on voit que vous essayez de développer les bases d'une psychologie des compétences complexes. C'est ça ?

Voilà. Bon, l'occasion vient d'abord, la réflexion vient après. Chez moi, comme chez beaucoup de gens, c'est à dire que si on me propose un truc que je trouve intéressant,

⁸ Jean Pailhous a collaboré avec G. Vergnaud dans l'organisation dans l'écriture du livre *Adultes en reconversion*. Paris, La Documentation Française, 1989.

« paf », je fonce, et la réflexion fait son chemin, après, c'est la métacognition, comme diraient d'autres chercheurs. Et c'est vrai que la notion de compétence, qui est une notion très discutée aujourd'hui, m'a quand même intéressé beaucoup parce que c'est une forme tout à fait importante de manifestation des connaissances. La plupart de nos connaissances sont des compétences.

Alors, qu'est-ce qu'on peut faire pour développer des compétences ?

Que peut-on faire pour développer des compétences en formation initiale, dans le travail et en formation continue. C'est un triptyque. Alors, en regardant les gens dans les entreprises, j'ai pu mesurer à quel point la forme opératoire de la connaissance, celle qui permet d'agir en situation, est plus riche, beaucoup plus fine que la forme prédicative de la connaissance, celle qui permet de dire les choses, d'énoncer les choses, de les mettre sous une forme symbolique.

Et c'est là que le concept de schème piagétien est devenu...

Non, le concept de schème vient de beaucoup plus loin.

Oui, mais là, il est revenu ?

Oui, il est revenu, voilà. Le concept de schème vient de Kant. Au début du XX^{ème} siècle, il était utilisé couramment par les philosophes qui commençaient à s'intéresser à la psychologie. Par exemple, un grand psychologue qui s'appelait Revault d'Allonnes a beaucoup travaillé sur le concept de schème, mais avec une vision du schème plus liée à la perception qu'à autre chose⁹. Et c'est Piaget qui a mis l'accent sur l'activité.

Quelqu'un avait parlé de la réaction circulaire, avant, non ?

Ah, oui, bien sûr, Baldwin, oui. Piaget a beaucoup utilisé les recherches de réaction circulaire, effectivement, dans son travail. Mais le concept de schème est plus riche que le concept de réaction circulaire. Mais Piaget n'avait pas le souci de formaliser excessivement sur le plan cognitif, par exemple, le concept de schème. C'est moi qui ai beaucoup ajouté sur deux plans. Le premier c'est les règles d'action de prise d'information et de contrôle qui engendrent l'activité au fur et à mesure, et le second les invariants opératoires, la conceptualisation en acte. Alors, cette idée existe déjà chez Piaget, mais elle n'est pas totalement explicitée.

Piaget faisait son histoire dans son contexte, il disait beaucoup qu'il y a une intelligence avant la parole, c'est ça ?

⁹ Vergnaud, G. et Recope, M. (2000) « De Revault d'Allonnes à une théorie du schème aujourd'hui », in : *Psychologie française* (La Société Française de Psychologie a cent ans), n° 45, 1, p. 35-50.

"Gérard Vergnaud - coletânea de textos traduzidos", pode ser acessado em www.vergnaudbrasil.com

Oui, et il a raison.

Oui, il a raison, tout à fait.

Piaget est l'inventeur historique de la psychologie cognitive du bébé.

Et vous suivez un peu les dernières découvertes sur ce que les bébés peuvent faire ?

Oui, un petit peu. Il y a beaucoup de bêtises, hein ?

Et des découvertes intéressantes?

Oui, il y a des choses très intéressantes, mais sur les mathématiques, il y a beaucoup de bêtises.

Ah, oui, mais on ne va pas parler de ça.

Non, on n'a pas le temps de rentrer là-dedans, mais beaucoup de bêtises parce que tout simplement, la psychologie sans l'épistémologie n'est que ruine de l'âme. Et les psychologues qui ont travaillé sur les bébés manquent un peu d'épistémologie. Par exemple, ils ne voient pas que l'addition est une caractéristique du nombre dont on ne peut pas se passer. Le concept de nombre...

Dire que le bébé a le concept de nombre est une bêtise, alors ?

Voilà.

C'est Poincaré qui a dit que la science est faite de faits comme les maisons sont faites de briques, mais un tas de briques ce n'est pas une maison et un tas des faits ce n'est pas une théorie ¹⁰...

Ah, oui. Poincaré était un grand penseur et, par exemple, il a écrit des choses sur les grands principes de la physique, qui ont été une forme de capitalisation. Par exemple, le principe d'égalité de l'action et de la réaction, chez Newton. Newton invente cette idée d'égalité de l'action et de réaction, c'est un principe totalement contre intuitif. Comment expliquer que le verre qui est sur la table exerce une force sur la table, mais que la table exerce une force sur le verre ? Oh là là ! Ça, c'est totalement contre intuitif. C'est Newton qui a fait cette découverte. Et Poincaré souligne cette découverte de Newton. Il souligne d'autres découvertes, comme le principe de relativité. Il était très proche de la théorie de la relativité, Poincaré, en fait. Donc, voilà, Poincaré était un grand physicien,

¹⁰ La citation correcte est : «Le savant doit ordonner ; on fait la science avec des faits comme une maison avec des pierres ; mais une accumulation de faits n'est pas plus une science qu'un tas de pierres n'est une maison». Henri Poincaré. *La science et l'hypothèse*. Paris : Flammarion, 1920, p.168.

"Gérard Vergnaud - coletânea de textos traduzidos", pode ser acessado em www.vergnaudbrasil.com

à la fois parce qu'il était un expérimentateur, et aussi parce qu'il était soucieux de dégager les principes essentiels.

C'est ce que vous faites aussi, alors ?

Voilà.

Alors, dans votre théorie, il y a : le schème, les invariants et avec tout ça, les situations et le champ conceptuel, c'est ça ?

Oui, oui.

Alors, il faut parler un tout petit peu de ça, le « champ conceptuel », quand même.

Ah oui.

Parce qu'au Brésil, on a lu les recherches en mathématiques, et les gens qui vous ont lu, ils ont pris beaucoup cette histoire, l'addition ne se développe pas dans deux, trois années...

Non, non. Il y a deux idées principales que je voudrais peut-être brièvement expliquer. La première c'est que, pour travailler de manière empirique en psychologie, il faut avoir des concepts vraiment opératoires, qui permettent de recueillir des données empiriques et de les analyser. Alors, concernant l'activité, c'est le concept de situation et le concept de schème. Il y a une relation dialectique entre les deux, parce qu'il n'y a pas de schème sans situation et il n'y a pas de situation sans schème. Et une situation, c'est beaucoup plus qu'un stimulus, puisque c'est des conditions qui changent, mais aussi des conditions qui ne changent pas, et donc qui demandent, qui appellent la conceptualisation. Et le schème, c'est l'activité en situation, pour transformer la situation avec ce qui ça suppose donc d'activités engendrées au fur et à mesure et de conceptualisations et d'inférences. Le deuxième grand concept très important, c'est d'étudier le développement. Alors, là, sur ce point, je suis très piagétien. Piaget disait : « pour étudier la connaissance, il faut étudier son développement ». Moi, je peux ajouter : pour étudier la connaissance, il faut même essayer de transformer la connaissance. Pas seulement de la regarder se développer mais de la transformer. Donc, la didactique est aussi essentielle que le développement, parce la didactique est une provocation, et on oublie cela, un petit peu, que la didactique est une provocation. Et donc le fait que j'ai besoin de travailler sur le développement, à la suite de Piaget, de Vygotsky et d'autres comme cela, m'a conduit à dire : mais, si je travaille sur les apprentissages scolaires et sur des disciplines bien caractérisées comme les mathématiques, j'ai besoin d'un concept.

Vous essayiez de bâtir un cadre conceptuel.

Et le cadre conceptuel, c'est le champ conceptuel.

Alors, vous développez ce cadre pour les mathématiques et vous dites que c'est un bon cadre pour étudier les compétences complexes.

Oui, bien sûr. Par exemple, un apprentissage professionnel, ça s'analyse aussi avec le cadre de champ conceptuel. La morale, ça s'analyse aussi avec le cadre du champ conceptuel. J'ai dirigé une très bonne thèse d'une dame que tu connais peut-être, elle s'appelle Maria Pagoni...

Non.

... elle a travaillé sur le développement de la morale chez les adolescents, en étudiant des étudiants grecs, alors elle avait une idée tout à fait simple, mais tout à fait prodigieuse. Elle réunissait des groupes de trois ou quatre élèves, elle leur disait: «Est-ce que vous pouvez dégager quelques principes qui sont très importants dans les relations humaines, entre les individus. Vous pouvez les classer entre la première, la seconde, la troisième, etc ?». Elle branchait son magnétophone et elle sortait. Et elle analysait les dialogues. Et elle a dégagé plusieurs idées importantes. La première c'est que les premiers débats entre enfants sont des débats dans lesquels ce qui est permis et ce qui est interdit joue un rôle très important, et les débats les plus élaborés, ce sont des débats dans lesquels le conceptuel est le plus important, du type « l'amour implique le respect ».

Alors, ce sont des gens qui parlent d'abord des choses qui arrivent, et après on réfléchit sur les principes.

Voilà, voilà. Et entre les deux, il y a la référence aux situations comme arguments pour ou arguments contre. Les exemples donnés par les situations sont des exemples qui permettent de faire évoluer la discussion entre les jeunes, entre les adolescents. Et donc, on voit un passage d'une conception prescriptive de la morale à une conception conceptuelle de la morale, à travers des échanges où il y a l'aspect pragmatique de la morale, tout simplement, pragmatique, les situations, c'est l'aspect pragmatique. La situation, c'est ce qu'on fait en situation, c'est l'aspect pragmatique de la morale. Donc, voilà, c'est important de voir que le champ conceptuel, c'est un cadre qui peut être utilisé dans beaucoup d'autres domaines.

Alors, on pourrait généraliser à plusieurs situations. C'est pour ça que vous essayez de faire un encadrement très rigoureux pour les gens qui vont faire la recherche en psychologie ? Pas seulement dans la didactique...

Oui, je dirais même que c'est parce que les psychologues, une partie des psychologues perdent leurs temps dans des recherches inutiles, que j'ai écrit ce livre.

Alors, vous êtes un psychologue de souche piagétienne, un grand piagétien, quelqu'un qui garde les idées fortes de Piaget et les développe, comme l'idée de schème. Vous parliez toujours quand j'étais votre élève, à Paris, dans le temps, de «l'autonomie irréductible du cognitif», et c'est un peu ça les schèmes, les invariants et tout ça. Mais vous avez aussi fait des ponts avec les vygotskiens, vous avez eu des liaisons avec les gens plutôt tournés vers Vygotsky, et quand on a participé à un colloque en 2001 à Genève, vous avez raconté une histoire que je ne retrouve pas dans votre dernier livre, c'est une histoire qui est très «vygotkienne». Vous parlez de Montaigne. Quand Montaigne voulait envoyer son fils à l'université, quelqu'un lui a dit: « si vous voulez qu'il apprenne à faire des additions et des soustractions, vous l'envoyez en France. Si vous voulez qu'il apprenne à multiplier, il faut l'envoyer en Italie ». C'est vrai, ça ? Vous vous souvenez de ça ?

Oui, oui, je me souviens de ça.

Alors, vous pouvez nous raconter à nouveau cette histoire, nous la commenter un peu ?

Oui, oui. C'est une histoire extrêmement impressionnante.

C'est à dire, Montaigne lui-même ne savait pas calculer...

Alors, premièrement, on ne mesure pas aujourd'hui où on veut enseigner les quatre opérations de l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie à tous les enfants. On ne mesure pas à quel point les mathématiques ont été le fait de quelques spécialistes. Aussi bien en Mésopotamie ou en Égypte, c'était seulement des spécialistes. Et même chez les Grecs et chez les Romains, ce n'était pas tout le monde qui faisait des mathématiques, très peu. Alors, dans le Moyen Age français et à la Renaissance encore, Montaigne était un homme de la Renaissance, un grand penseur français, il ne savait pas calculer, alors que sa pensée est très élaborée. Et alors, on lui donne le conseil, s'il veut faire apprendre les mathématiques à son fils, puisqu'il regrette, Montaigne regrette de ne pas connaître les mathématiques, on lui donne le conseil d'aller en Italie si on veut apprendre les mathématiques un petit peu élaborées comme la multiplication et la division. Et la raison, elle est que les mathématiques arabes sont venues par l'Italie et pas par la France, tout de suite. Et pas par l'Espagne. Alors, une fois qu'elles sont arrivées en Europe, après, ça s'est répandu relativement vite, et il y avait toujours une élite, quand même, bien formée.

Alors, de ce côté-là, le médiateur linguistique, il est plus important que chez Piaget ?

Ah oui, bien sûr, mais c'est la culture, en fait. Ce n'est pas la langue, c'est la culture. Alors, Vygotsky est le grand représentant de la psychologie culturelle, historique ou culturelle, alors que Piaget est le grand représentant de l'activité de l'enfant en situation. Mais les deux ne sont pas du tout opposés.

Il y a des gens qui essaient de creuser des tunnels en venant de Vygotsky. On peut dire que vous essayez aussi de creuser des tunnels sans abandonner les idées fortes de Piaget ?

Non, surtout pas. Mais il y a des phénomènes intéressants. Par exemple, Vygotsky découvre les premiers ouvrages de Piaget, dans les années qui ont précédé les années 1930, et il refait les expériences de Piaget parce qu'il est un petit peu intéressé par ça, notamment sur le langage égocentrique. Il retrouve les mêmes résultats que Piaget, et il les interprète de manière totalement différente. Ça, c'est prodigieux. Et Piaget ne connaissait pas Vygotsky. Quand on lui demande d'écrire la postface à la traduction en anglais de «Pensée et langage», il regrette, explicitement, de ne pas avoir connu Vygotsky. Cela dit, il faut reconnaître que Piaget s'est intéressé à la conceptualisation d'une manière très sensiblement différente de Vygotsky. Vygotsky, il voyait la conceptualisation essentiellement dans le langage, trop.

C'est dommage. S'il avait lu peut-être le deuxième Piaget¹¹...

Voilà, s'il avait lu le deuxième Piaget, il aurait sans doute changé d'avis. Et Piaget, lui, il voyait la conceptualisation dans l'activité, tout simplement, en situation, et notamment chez le bébé.

Alors, à Genève aussi, en 2001, vous avez dit une chose que moi, j'ai trouvé très intéressante, et aussi les gens qui étaient dans votre conférence. Vous avez dit « là où Piaget dit sensori-moteur il faut plutôt dire perceptivo-gestuel ». Vous pouvez parler un peu de ça ?

Oui, bon, alors, c'est assez simple. En fait, sensori-moteur, c'est une expression que Piaget n'était pas le seul à utiliser. C'était l'expression de l'époque, pour tout simplement le geste, l'activité, le gestuel, en situation. Mais avec l'expression sensori-moteur, on ne voit pas le côté organisé de la perception et donc de la sensation, et on ne voit pas le côté organisé du geste et donc, de la motricité. Donc, moi, je préfère perceptivo-gestuel, parce que ça met l'accent sur l'organisation.

Et sur l'organisme, comme un tout ?

¹¹ Le «deuxième Piaget» c'est surtout celui de deux livres : *La naissance de l'intelligence chez l'enfant* (1936) et *La construction du réel chez l'enfant* (1937), auxquels on peut ajouter aussi *La formation du symbole chez l'enfant* (1945).

Et sur l'organisme, bien sûr, comme un tout.

Ce qui ouvre aussi quelques pistes vers Wallon...

Voilà, ce n'est pas une remarque très profonde, mais...

Moi, je la trouve.

... mais elle est utile si on veut comprendre que la conceptualisation, ce n'est pas seulement le langage, ce n'est pas seulement l'activité scientifique et technique. La conceptualisation est, tout simplement, le travail avec les objets, déjà chez le bébé. La conceptualisation, je la définis, moi, comme l'identification des objets, de leurs propriétés et de leurs relations. Et ça existe chez le bébé.

Qu'est-ce que vous faites de la découverte, on a déjà parlé de cela : on sait aujourd'hui que le bébé perçoit beaucoup plus que l'on pensait à l'époque de Piaget.

Oui, ça c'est vrai.

Mais pour Piaget, la perception est une activité, c'est l'action...

Alors, ça, c'est par contre une idée qui est forte chez Piaget. C'est ça qui est bizarre, d'ailleurs. Il parle de la perception comme d'une activité, en même temps il considère que la perception est quand même très au-dessous de l'intelligence. Moi, je ne retiens pas trop cette idée d'opposer l'intelligence et la perception. Ça ne me semble pas être le plus intéressant. Mais ce qui est vrai, c'est que pour Piaget, la perception est une activité.

Et pour vous aussi ?

Et pour moi aussi, bien sûr.

Et comment expliquer toute cette richesse qu'on découvre dans les expériences avec les bébés, que les bébés perçoivent des choses ?

Et ben, c'est parce que l'observation et l'activité en situation, c'est essentiel.

Mais ce qui change, c'est que le bébé fait plus que l'on pensait qu'il faisait.

Il fait beaucoup plus, mais ça ne veut pas dire qu'il est capable de penser le concept de nombre et d'addition. Vous savez, au début du XX^{ème} siècle, il y avait les corbeaux et les chevaux qui comptaient !?

Oui, on sait qu'ils sont intelligents, mais pas en ce sens là.

Voilà, ils sont très intelligents, mais pas en ce sens là. Voilà.

Oui, alors, vous savez, au Brésil, dans le monde en développement on est toujours pressé de trouver les applications, ce qui gênait déjà Piaget, parce qu'on voulait savoir « qu'est-ce qu'on fait à l'école », et il disait, « je ne suis pas pédagogue, je ne suis même pas psychologue, je suis épistémologue ». Et vous, vous faites un gros « tabac » parmi les psychologues, les profs même, au Brésil, dans les écoles. Vous êtes là parce qu'une école, un réseau d'écoles vous a appelé. Vous avez parlé à 12 mil personnes à Porto Alegre, avec Esther Grossi¹², c'est ça ?

Ah, non, non... A Brasília, elle m'a fait parler dans le grand théâtre de Brasília, et il y avait deux milles personnes à peu près. Voilà. Mais il n'y avait pas de rétroprojecteur. Donc, c'était un petit peu gênant, quoi, au début.

Ce sont des gens qui sont dans les classes, des profs, qui veulent avoir des applications. Alors, ce n'est pas votre truc les applications, quand même, hein ?

Si, si, bien sûr.

Alors, l'école, la pédagogie, la didactique, parlons-en. Vous ne parlez jamais de grands pédagogues, mais vous avez eu des pédagogues que vous avez aimés, que vous aimez toujours ?

De toute façon, la didactique fait partie de la pédagogie. Certains des didacticiens veulent mettre la didactique sur un piédestal, et la pédagogie plutôt en bas. Ça c'est une erreur, parce que la didactique, simplement ce que dit la didactique, c'est quelque chose de plus précis concernant la conceptualisation, notamment le traitement des situations et l'activité en situation.

Vous avez lu des pédagogues, vous avez eu des pédagogues que vous avez aimés ?

Oui, bien sûr. Par exemple, Freinet. C'est très bien. Il n'y a pas de doutes.

On sait que Piaget aimait Freinet et il aimait aussi Makarenko. Et c'est très drôle...

Mais c'est un mouvement assez général. On le trouve en Italie, en Belgique, en France, en Russie, aux États-Unis.

¹² Esther Grossi, qui a été députée fédérale au Brésil, a fait son doctorat en Didactique des Mathématiques sous l'orientation de G. Vergnaud.

"Gérard Vergnaud - coletânea de textos traduzidos", pode ser acessado em www.vergnaudbrasil.com

Oui, c'est l'Ecole Nouvelle, l'Ecole Active, John Dewey et tout ça.

John Dewey, c'est un grand personnage. Moi, quand je lis John Dewey, je suis tout à fait satisfait de l'originalité de sa pensée, mais ce n'est pas un empiriste, ce n'est pas un scientifique. C'est un philosophe pragmatiste très intéressant, mais qui n'a pas fait de recherches comme Piaget, par exemple.

Alors, nous, on veut prendre vos idées et les appliquer à l'école. Alors, on peut donner des instructions précises à un prof de maths, il faut faire ça et ça ?

Ah, non. Moi, je ne dirais pas les choses comme ça. Le problème de l'activité de professeur, c'est toujours la représentation qu'il a des choses. La représentation qu'il a de la connaissance, des connaissances mathématiques, par exemple, de l'addition et de la soustraction, de l'algèbre. La représentation qu'il a des enfants et de leur développement, des limites dans lesquelles se situe leur activité, de la représentation des besoins de la société, de la représentation de sa propre action à lui, enseignant, etc. Donc les choix que peut faire un professionnel de l'enseignement dépendent de toutes ces représentations et l'idée, à mon avis la plus intéressante, c'est de leur donner une vision opératoire de ce développement, sur la longue durée, des connaissances et des compétences des enfants, par exemple dans le domaine des structures additives, c'est à dire, par où ça commence, quelles sont les situations prototypiques que les enfants vont commencer à comprendre...

Qu'il faut les faire vivre.

... pour l'addition et puis, par où ça va passer, quels obstacles ils vont rencontrer, quelle continuité et quelle rupture dans le développement. Quelle continuité et quelle rupture. L'idée de rupture est une idée très bachelardienne, en fait, plus que piagétienne malgré le fait que Piaget, il l'a aussi travaillé...

Vous avez l'idée qu'il faut mettre l'enfant dans les situations problèmes qui l'amènent à trouver...

Absolument, absolument. Moi je privilégie, et là je suis piagétien, je privilégie la forme opératoire de la connaissance, même si la forme prédicative est évidemment très importante également.

D'accord. Je vais changer un peu le sujet. Piaget, il a très peu parlé de l'éducation, mais il a quand même écrit deux livres, «Où va l'éducation ?» et «Psychologie et pédagogie», où il dit...

Oui, je n'ai pas trop lu ces livres-là.

Oui, ce n'est pas vous. Mais moi, je voudrais parler de ça, parce que le Brésil, c'est toujours une démocratie (incipiente), et Piaget dit : « Si on veut apprendre aux enfants la démocratie, il faut vivre des expériences démocratiques à l'école ».

Ah, oui, ça, c'est vrai.

C'est la que la pédagogie est « vachement » plus grande que la didactique.

Oui. Ah, non, elle est plus générale, elle n'est pas plus grande.

Moi, je pense que la didactique « est contenue » dans la pédagogie.

Mais par exemple, si on veut travailler sur la vie en société à l'intérieur de l'école, la morale, par exemple. Le règlement de l'école. Maria Pagoni, qui a travaillé sur la morale, travaille aussi sur le règlement dans l'école et la compréhension du règlement. Il y a aussi de la conceptualisation dans le règlement.

Bien sûr, mais il faut vivre plus ça à l'école que simplement...

Ce n'est pas seulement du prescriptif.

Je parle maintenant en tant qu'un pédagogue, qui veut savoir ce que pense un grand psychologue, parce que l'Ecole Nouvelle dit et ses auteurs brésiliens disent : « il faut donner moins de cours à l'école et il faut vivre ensemble plus ». On dit ça, depuis les années 20, 30.

Il faut qu'il y ait du contenu, hein ?

Oui, aussi. (rires) Je ne vais pas réussir à vous faire parler de ça...

On ne lance pas des avions et des lanceurs spatiaux dans l'espace avec l'interaction sociale.

(rires) Oui, c'est bien, c'est bien. Mais peut-être l'interaction sociale riche aide...

Elle est très importante. Moi, j'ai un fils qui est très intelligent, sauf dans ses rapports sociaux avec les autres. Donc, je vois très très bien l'importance de l'activité dans l'interaction sociale.

Oui, et tout à l'heure on parlait de Jean-Pierre Vernant, le grand spécialiste grec qui était votre ami, qui est mort il y a très peu d'années, qui disait que la pensée rationnelle

est née quand les grecs ont commencé à discuter dans l'agora¹³. Dans le langage oral, il fallait raisonner pour convaincre l'autre. Nous, on dit : il ne faut pas seulement donner des cours à l'école, il faut faire d'autres choses.

L'activité, elle est absolument essentielle. On n'apprend pas sans activité.

Mais l'élève qui suit un cours assis, il est trop passif ? Il est en activité aussi, non ?

Oui, bien sûr. Mais c'est une forme d'activité dans laquelle on ne mesure pas les effets de ce qu'on fait.

C'est très bien.

L'activité, c'est ça : c'est transformer une situation et observer les effets de ce qu'on fait. Réussite ou erreur. L'analyse des erreurs est très importante. Le bouquin d'Astolfi¹⁴, il le montre, d'ailleurs. Mais c'est vrai que c'est très important de savoir...

Alors, si vous aviez un conseil plutôt général : il faut mettre les élèves dans des situations où ils savent ce qu'ils font, où ils veulent aller.

Voilà, mais ce n'est pas suffisant pour autant. La culture passe aussi par la capitalisation et la capitalisation est souvent langagière. Elle est souvent langagière. Donc Vygotsky a raison aussi à certains égards, n'est-ce pas ?

Mais vous vous trouvez toujours avec des profs qui vous posent des questions comme ça: « qu'est-ce que je dois faire ? », ou non ?

Oui, mais ça, bien sûr. Les gens, ils veulent savoir ce qu'ils vont faire demain matin.

Oui, parce qu'on suit des recettes. Alors, qu'est-ce qu'il fait, un prof ? Il prend un livre et il applique ce qu'il voit dans le livre.

Non, pas seulement. Il ne faut pas trop caricaturer. Les professeurs sont plus professionnels qu'on le croit. Voilà. Ils sont plus professionnels qu'on le croit parce qu'ils ont du jugement, ils ont de l'expérience. Alors, l'expérience à elle seule ne suffit pas. S'il n'y a pas un apport culturel, un apport scientifique dans la formation des enseignants, il leur manque quelque chose. C'est comme les enfants, c'est pareil. L'enfant qui fait des choses dans son milieu, il apprend des choses, mais si la culture ne le provoque pas, si on ne provoque pas l'enfant avec des moyens culturels, il n'a pas de raison d'apprendre. Si je prends au sérieux le grand théorème de Piaget : la

¹³ Jean-Pierre Vernant (1914-2007). *Les origines de la pensée grecque*. Paris : PUF, 1962.

¹⁴ Jean Pierre Astolfi (1942-2009). *L'erreur, un outil pour enseigner*. Paris : ESF, 1997.
"Gérard Vergnaud - coletânea de textos traduzidos", pode ser acessado em www.vergnaudbrasil.com

connaissance est adaptation. Mais si on ne désadapte pas les enfants, si on ne les provoque pas, ils n'ont pas de raison d'apprendre.

Alors, on approche de la fin de notre « bavardage », de notre entretien. On va parler un peu de la France et du Brésil. La France, aujourd'hui... Vous trouvez que l'école en France va bien ?

Non, bien sûr que non. La France a eu une tradition très bonne, qui s'est dégradée avec la dégradation de la vie en société, avec le chômage notamment, le côté misérable de certaines familles, le manque de perspective qui permet au gens de s'investir pour apprendre. Alors, par exemple, c'est très important de savoir que quand Chevènement a déclaré dans les années 1980 qu'il faudrait faire passer le baccalauréat à 80% d'une classe d'âge, les gens pensaient que c'était totalement utopique. Aujourd'hui, on est à peu près à 80%.

Sauf que les gens n'ont pas d'emploi.

Mais les gens n'ont pas d'emploi. Voilà. Même les gens bien formés ont du mal à trouver du travail.

Vous êtes toujours un peu marxiste, alors, dans vos idées politiques ?

Oui, tout à fait. Et ce n'est pas demain la veille que je changerai. Mais la question du socialisme, est une question qui ne sera résolue qu'à l'échelle mondiale, maintenant. Elle ne sera pas résolue en France, elle ne sera pas résolue en Europe.

Vous avez rêvé de la révolution, dans les années 50, ou non ?

Rêver, oui, enfin, sauf que je me rendais bien compte que les difficultés étaient énormes.

Et aujourd'hui, non ?

C'est à dire qu'on sait plus de choses aujourd'hui, qu'il y a 50 ans. On a vu des réussites et des échecs. On a vu des choses évoluer en bien et...

Vous avez été plutôt Trotskiste, ou non ?

Non, jamais. J'ai même beaucoup lutté contre les trotskistes, parce qu'ils étaient dans les syndicats, des emmerdeurs. (rires)

Mais pas staliniste, quand même, hein ?

Non, je n'ai jamais été stalinien, non. Il y a tout de même un côté un peu église dans le parti communiste qui est un peu gênant, quand même. Il faut le dire.

Alors, pour finir, on va parler un petit peu... Vous aimez beaucoup le Brésil ? Le Brésil vous aime beaucoup aussi...

J'aime beaucoup le Brésil parce que c'est un pays dynamique où les gens sont accueillants, gentils et ils ont envie de faire des choses. Voilà. Alors, c'est un pays qui a effectivement beaucoup de problèmes, c'est vrai. Mais c'est aussi un pays qui a plein de ressources, et pas seulement des ressources de richesse naturelle, il y a aussi des ressources humaines, qui sont aussi très importantes. Parmi les pays qui montent, c'est à dire, la Chine, l'Inde et le Brésil, par rapport au modèle américain, je pense que le Brésil est celui qui a le plus de possibilités d'être une alternative culturelle au modèle anglo-saxon, tout en s'inspirant aussi du modèle anglo-saxon parce qu'il y a des choses très positives dans le modèle anglo-saxon, mais la vie n'est pas, pour moi, celle du modèle anglo-saxon...

Vous êtes un bon français.

Je suis latin.

La caïpirinha, la feijoada, tout ça, ça vous plaît ?

Oui, bien sûr, mais ce n'est pas seulement la caïpirinha...

Non, bien sûr, mais j'étais chez vous en France, à Paris, votre appartement avait plein de tableaux brésiliens, l'art populaire...

Oui, bien sûr, mais c'est surtout la culture, « qu'est-ce que c'est que la vie ? », « Qu'est-ce que c'est que le travail ? », très bien, mais « qu'est-ce que c'est que la vie ? », tout simplement. Et ça, je pense que le Brésil représente quelque chose d'important aujourd'hui. Quand je rentre en France, j'ai l'impression de rentrer dans un vieux pays.

Bon, c'est une bonne façon de clore notre conversation.

Et ça ne veut pas dire que la France n'est pas un pays intéressant. Bien sûr que c'est un pays intéressant, mais c'est quand même un pays où le changement est difficile, les perspectives sont difficiles.

C'est très bien. Moi, je suis très satisfait.

Merci. *Merci.*